« Une histoire en deux temps »

Maylis De Kerangal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/417>
DOI : 10.4000/ccs.417
ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 8 juillet 2016
Pagination : 297-298
ISBN : 978-2-7535-4876-3
ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Maylis De Kerangal, « « Une histoire en deux temps » », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 11 | 2016, mis en ligne le 15 septembre 2017, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/417>

« UNE HISTOIRE EN DEUX TEMPS »

Maylis DE KERANGAL

Ma lecture de Claude Simon est une histoire en deux temps. Elle s'est jouée une première fois à vingt ans, la seconde fois vingt ans plus tard. Lorsque j'ai ouvert *L'Acacia* pour la première fois, j'étais étudiante et je l'ai saisi comme un texte qui me donnerait accès à ceux qui le lisaient. Ce que je désirais, c'était rallier leur admiration, leur enthousiasme, cet envoûtement dont ils parlaient, approcher leur expérience pour les approcher eux. C'est souvent ainsi que les livres circulent. *L'Acacia*, il fallait alors « y entrer », disait-on, manière de faire savoir que ce qui était en jeu était une capacité qui confinait à l'élection : savoir franchir cette porte et faire mouvement dans le texte, distinguaient et liguaient, faisaient cercle. Cette expression augurait une difficulté initiatique dont ma rétribution, si je la surmontais, serait mon intégration. J'ai donc lu *L'Acacia*. Mes yeux couraient sur les pages, glissaient à la surface, mais ces descentes me laissaient sur le seuil du roman, au bord : j'étais penchée au-dessus du texte comme au-dessus d'un lac sombre, les yeux exorbités, et retenant tout.

Après quoi, j'ai considéré les romans de Claude Simon de loin, comme des gisements obscurs, comme s'ils relevaient d'une forme d'intimidation ou, plus étrangement, d'un cryptage. L'idée de faire céder un texte comme on fait céder la serrure d'une porte, la formule d'un coffre-fort, l'idée qu'il y aurait là quelque chose pour moi, un plaisir, le plaisir d'une révélation, d'un dévoilement, cela ne m'a pas traversée. Leur émanation, leur rumeur continue me suffisaient. C'est pourquoi je ne m'explique pas bien ce qui s'est passé quand j'ai ouvert *Le Vent*, vingt ans plus tard, si ce n'est que cette lecture alors me convertit : elle fait de moi le centre d'une expérience.

La relecture a ceci de troublant qu'elle rend tangible ce qui a changé, dans le temps, autour du texte, en-dehors de lui, et fait qu'il ne peut être ressaisi comme il l'avait été dans le passé, y compris dans ce qui fait retour, dans ce qui est *revenu*, *retrouvé*, ou *reconnu* intact – l'émotion, l'intérêt, le plaisir, et plus fortement le rapport que l'on entretient dans la mémoire avec une expérience passée. Parmi ces déplacements, celui du lecteur m'intéresse puisque quand je relis Claude Simon, et même s'il s'agit d'un autre livre, *Le Vent* et non pas *L'Acacia*, ce qui me surprend c'est de me rendre compte que j'ai changé – et à quel point – : la phrase de Claude Simon, cette phrase immense, déboîtée, ramifiée dont la densité hors norme égare tout autant qu'elle révèle, cette phrase qui tient ensemble la composition, la robustesse, la puissance tout autant que le chaos, la fragmentation et l'éclatement, cette phrase est désormais ouverte, elle s'ouvre, et moi j'y entre.

C'est une expérience du corps. La relecture de Claude Simon, que je veux appeler lecture tant il me semble que c'est une première fois, se tient maintenant dans un lâcher prise, mouvement qui s'apparente moins à une perte de contrôle, à une fuite ou à un effacement, qu'à la trajectoire inverse, celle d'un geste de confiance – geste qui est, dans le même temps, une prise de confiance. Cette confiance est confiance dans la forme, c'est elle qui ouvre, c'est elle qui me donne accès à la dimension organique de l'écriture de Claude Simon et, dans un seul mouvement, m'en fait éprouver le sens par la beauté, le sens dans la beauté. Cette inauguration interroge ma disponibilité nouvelle, liée à une forme de souplesse acquise durant vingt nouvelles années de lecture – comme on dit qu'un cuir s'assouplit – ; elle témoigne également qu'écrivant à mon tour, mon rapport au langage s'est intensifié lui aussi. La lecture du *Vent* regarde ainsi vers ma capacité à me dissoudre dans le flux de la narration, à en incorporer le mouvement, le rythme, la nature si fortement sensorielle, la synesthésie. Ma capacité à devenir ce lecteur « intensément passif » que Pierre Michon évoque à propos de la lecture de Faulkner. Elle questionne l'empathie dans la lecture. En lieu et place de l'écriture « difficile », « exigeante », ce que je découvre alors dans ce roman est une étrange fluidité, et une plasticité formidable. Mais la dimension d'expérience irréductible que prend ce moment, je le perçois aujourd'hui, tient à ce qu'elle me convertit en un centre, centre où la vie se manifeste et où je la perçois, centre où je la produis à mon tour, centre du monde.